

Devenir de l'extractivisme en périphérie de Manaus

Après avoir connu une période de déclin au début du siècle, la ville de Manaus traverse une nouvelle phase de croissance économique et démographique avec la création de la zone franche en 1967. Les populations rurales de la périphérie développent alors l'agriculture pour répondre à la demande du marché urbain. Les conditions économiques et foncières favorisent le déclin d'un extractivisme traditionnel auquel se substituent partiellement la plantation ou la protection d'espèces forestières à valeur commerciale.

L'analyse agro-économique¹ de la place de l'extractivisme dans les systèmes de production des petits agriculteurs de la commune d'Iranduba (BRESSOLETTE et RASSE, 1992), située à quelques kilomètres à l'ouest de Manaus, met en évidence cette évolution.

¹ Cette analyse est basée sur un échantillon de trente exploitations agricoles qui exclut les grandes propriétés foncières, dans trois zones écologiques représentatives de la municipalité d'Iranduba. La recherche de terrain a été réalisée de mai à septembre 1992.

Au début du siècle, le système d'exploitation de la forêt était fondé sur l'essartage pour la plantation de manioc, base de l'alimentation, mais aussi pour la préparation de charbon de bois. Les nouveaux arrivants, originaires pour la plupart de l'État d'Amazonas, s'installaient dans les zones les plus accessibles, situées près d'une voie de communication fluviale. Une nouvelle surface était déboisée chaque année, chaque fois prise dans des zones plus reculées. Autour de l'habitation, des arbres fruitiers destinés à l'autoconsommation étaient plantés, formant ainsi le jardin-verger (GUILLAUMET *et al.*, 1990). Dans la forêt proche, la collecte de fruits divers, notamment de fruits de palmiers, fournissait un complément d'alimentation.

Histoire récente

Ce premier système d'exploitation est précocement entré en crise avec la disparition de la forêt dans les zones les plus accessibles, puis, dans les années soixante, dans toute la région du fait de l'effondrement du marché du charbon. Certains colons choisirent de tenter leur chance à Manaus, qui s'industrialisait. La majorité d'entre eux préférèrent cependant rester sur leur terre en espérant régulariser leur situation par l'obtention de titres de propriété du gouvernement. La proximité de Manaus leur assurait l'accès à la fois à un marché et aux services publics de santé et d'éducation.

L'augmentation des surfaces cultivées, en particulier pour la culture du manioc, mena à une déforestation accrue, mais, dans les zones encore boisées, la collecte des fruits se poursuit en raison de ses débouchés croissants sur le marché local². Cet extractivisme offrit ainsi un revenu complémentaire aux agriculteurs.

² Le marché des biens alimentaires croissant concerne le manioc et les produits de la forêt, traditionnellement consommés par la population amazonienne ainsi que les légumes, les viandes, etc., d'introduction plus récente dans les habitudes alimentaires.

Dans les années soixante-dix, les terres disponibles pour la colonisation se raréfièrent, la spéculation foncière devint importante et quelques grandes propriétés occupèrent les marges des routes principales. Les rendements du manioc, cultivé avec des temps de jachère de plus en plus réduits, chutèrent et ne permirent plus aux familles de subvenir à leurs besoins.

Des dynamiques individuelles, souvent inspirées du système de production d'un cultivateur plus innovateur que d'autres, apparurent. Certains développèrent le maraîchage ; d'autres, appuyés par une fabrique de condiments, plantèrent des *urucuzeiros*, arbustes aux graines entourées d'un tégument utilisé comme colorant. Enfin, quelques agriculteurs, aux terres situées dans une zone riche en peuplements naturels d'*açais-do-mato*, introduisirent dans leurs jardins-vergers cette espèce aux fruits très appréciés tant sur place qu'à Manaus, où elle est à la base d'une boisson, de desserts et de sorbets.

Les systèmes actuels de production agricole se trouvent, selon leur ancienneté, à des stades différents d'une même dynamique d'évolution qui débute par la colonisation de la forêt. Les situations se répètent à chaque nouvelle ouverture de piste. Le recul de la forêt et les délimitations des propriétés foncières jouent contre l'extractivisme, alors qu'une demande existe sur le marché de Manaus. La composante extractiviste des systèmes agricoles se diversifie : l'extractivisme est pratiqué dans quelques zones forestières, en particulier dans les *várzeas* hautes pour les *açais-do-mato* (CASTRO, 1992) mais aussi dans les formations secondaires avec le palmier *tucumã* et une passiflore sauvage dite *maracuja-do-mato*. Ces produits sont destinés au marché sans nécessiter de transformation. La proximité

des points de vente permet une exploitation individuelle de la forêt et une commercialisation des produits indépendante du système traditionnel de l'*aviamento*. On assiste en même temps à des mises en culture d'espèces à l'origine exploitées dans le cadre de l'extractivisme, comme *Euterpe precatoria*, les *açais-do-mato*, palmiers monocaules qui forment des peuplements denses. À un extractivisme en déclin se substitue partiellement une culture de l'espèce.

Dans le nouveau contexte de pression foncière, les productions agricoles les plus recherchées sont celles qui rapportent les meilleurs revenus à l'hectare.

La figure 1 indique les revenus issus des principales productions agricoles et extractivistes actuellement développées par les petits agriculteurs de la zone. Par ordre décroissant de revenus à l'hectare³, on distingue quatre types de production.

La place de l'extractivisme dans les systèmes de production

³ Les revenus présentés ici ne tiennent pas compte du taux d'intérêt, donnée vide de sens pour le petit agriculteur dont le seul capital est la force de travail.

Le *Bixa orellana*, ou *urucuzeiro*, fait partie des espèces domestiquées par les Indiens. Il est très fréquemment cultivé dans les jardins-vergers amazoniens mais fait également l'objet de plantations à grande échelle au Brésil, en Inde et dans divers pays d'Afrique.



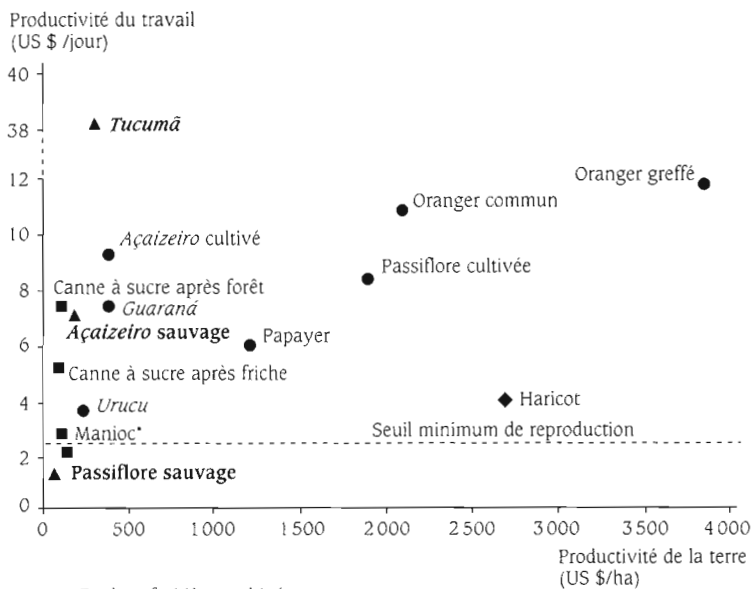


FIG. 1 — Productivités comparées de la terre et du travail pour les activités agricoles et extractivistes.

- Espèces fruitières cultivées
- ◆ Cultures maraichères
- ▲ Espèces collectées
- Cultures annuelles d'ouverture.
(L'intégration des temps de jachère dans les calculs permet de comparer la rentabilité des cultures annuelles à celle des cultures pérennes).

* Les valeurs du manioc après forêt ou après friche sont presque confondues.

Le seuil minimum de reproduction s'élève à environ 750 US \$/an, soit 2,6 US \$/jour de travail ; il correspond aux besoins minimum d'une famille de 2 adultes et 2 enfants.

Les cultures fruitières pérennes ou semi-pérennes

Les cultures de l'oranger, du papayer et de la passiflore donnent de bons résultats économiques en termes de rémunération du travail et de revenus à l'hectare. Toutefois, elles nécessitent un investissement initial et des intrants dont le coût est prohibitif pour beaucoup de familles.

Les plantations d'açaïs, d'urucuzeiros ou de guaranás procurent des revenus faibles ; ce sont néanmoins des cultures intéressantes car leur mise en place demande essentiellement du travail.

Les cultures maraichères

Ces cultures procurent une faible rémunération du travail mais un revenu à l'hectare parmi les plus élevés. Toutefois, elles sont limitées aux terres riches, drainantes, proches d'une source d'eau et sont exigeantes en travail et en intrants.

La cueillette de l'*açaí* procure un revenu très faible par surface exploitée et moyen par heure de travail. En revanche, le *tucumã* offre une rémunération du travail très élevée. Récolté dans les friches où il se régénère spontanément, il ne nécessite pas, contrairement à l'*açaí*, de déplacements en forêt.

La cueillette des fruits de palmiers

Conduites en ouverture sur forêt ou en rotation avec des friches de moins de cinq ans, elles donnent les revenus par hectare les plus faibles si l'on intègre le temps de rotation. Elles ne rémunèrent que moyennement le

Les cultures annuelles de manioc et de canne à sucre

En Amazonie deux espèces
d'*açaís* sont exploitées,
Euterpe oleracea,
palmier multicaule
exploité pour ses fruits
et les cœurs de palmiers
et *E. precatoria* (sur la photo),
recherché pour ses fruits.
Le premier se rencontre surtout
dans la région nord amazonienne,
le second en Amazonie centrale
et occidentale.



travail. Toutefois, le manioc reste une culture de base pratiquée par la majorité des petits agriculteurs. Dans des conditions de marché instable et d'inflation, ceux-ci recherchent une source régulière de revenus sur l'année et privilégient donc le manioc dans une stratégie de gestion à moindre risque et à court terme⁴.

⁴ Ils n'intègrent pas la reproduction de la forêt ou de la friche, pourtant nécessaire pour obtenir les mêmes résultats à long terme.

En conclusion, si la pratique de l'extractivisme se heurte à l'extension des surfaces agricoles au détriment de la forêt, cette activité demeure néanmoins intéressante par le fait qu'elle procure une rémunération immédiate d'un travail limité à la recherche des arbres, à la cueillette et au transport des fruits. Selon cette même logique, les cultures annuelles sont aussi privilégiées face aux cultures pérennes, dont les délais de rentabilité sont trop longs pour les agriculteurs.

La place de l'extractivisme chez les petits exploitants en cours d'installation

Les petits exploitants agricoles sont rarement spécialisés dans une seule culture. Ils mettent en place une combinaison et succession de productions en fonction, d'une part, de la terre disponible et de sa nature et, de l'autre, de la date d'installation et du capital initial disponible.

Les situations sont hétérogènes mais peuvent être regroupées en quatre grands types. Elles sont ici classées par importance décroissante de la composante extractiviste dans la gestion annuelle des activités (fig. 2).

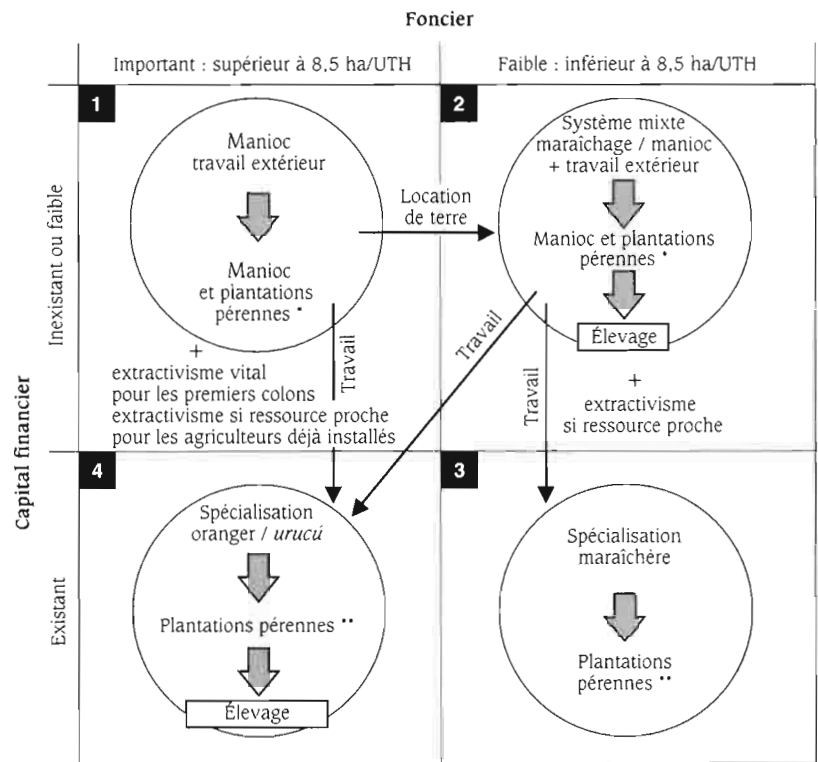
La première catégorie regroupe les exploitations agricoles familiales non limitées en terre mais dépourvues de capital financier et matériel lors de l'installation (fig. 2, 1). Le manioc est la première culture pratiquée par les nouveaux arrivants. La préparation du terrain ne peut se faire que durant la période sèche propice au brûlis, toute la main-d'œuvre familiale va s'y consacrer à plein temps. Le reste de l'année, s'il n'a pas l'opportunité d'un travail salarié plus intéressant et si c'est une activité qui lui est familière, le chef d'exploitation — ou même toute la famille — va se tourner vers l'extractivisme sur ses terres ou sur celles des voisins proches. Le revenu immédiat qu'il en tire est vital durant toute cette phase d'installation. Progressivement, le système de production pourra se diversifier en associant au manioc des cultures pérennes et l'extractivisme perdra son espace et son intérêt.

Le deuxième type est celui des exploitations familiales minifundistes ne disposant ni d'une surface suffisante pour vivre en spécialisation sur le manioc ou le maraîchage, ni d'un capital financier (fig. 2, 2). Si la famille peut louer ou emprunter une terre, la production de manioc est

l'objectif prioritaire pour l'autoconsommation. En l'absence de terres disponibles dans une telle situation de précarité, un ou plusieurs membres de la famille sont contraints de s'employer chez d'autres agriculteurs. L'extractivisme pourra constituer, si les zones d'exploitation ne sont pas trop éloignées, un complément de revenus.

Sur sa terre, la famille va planter des cultures pérennes peu exigeantes en intrants telles que l'*urucu*, l'*açaí* ou l'oranger commun. Les familles les plus anciennement installées dont les plantations diversifiées sont productives ont ainsi pu consolider progressivement leur situation économique. Certaines ont même pu constituer une épargne en acquérant un ou plusieurs bovins. Cependant, elles sont vite limitées en pâturages et devront acheter ou louer des terres si elles veulent augmenter leur cheptel. Leur capitalisation est donc à la fois lente et limitée.

FIG. 2— Critères de différenciation des systèmes de production mis en place par les petits agriculteurs.



➡ Évolution dans le temps

* *Urucuzeiro, açaizeiro*

** Papayer, passiflore, oranger

1 UHT (unité de travail humain) = 284 jours de travail/an

⁵ La concurrence est importante, notamment avec les produits maraîchers importés d'autres États brésiliens où l'agriculture est industrialisée.

Le troisième groupe est celui des maraîchers équipés de moyens de transport et disposant d'au moins 0,3 hectare propice au maraîchage par travailleur (fig. 2, 3). Ces exploitants ne pratiquent pas l'extractivisme, concurrencent du maraîchage dans leur emploi du temps et jugé moins rentable. Avec la dégradation des termes de l'échange entre intrants et produits maraîchers⁵, ils convertissent progressivement leur surface en se tournant vers d'autres productions, un peu moins rémunératrices, telles que les fruits de la passion et les papayes.

Viennent en dernier lieu les exploitations agricoles marchandes, familiales ou patronales (fig. 2, 4). Ces agriculteurs étaient détenteurs lors de leur installation d'un capital financier conséquent leur permettant d'acheter des terres déjà plantées d'arbres à valeur commerciale. Ils peuvent employer de la main-d'œuvre, abattre ou défricher et brûler annuellement de grandes surfaces, ensuite plantées en manioc ou en orangers, *urucu-zeiros*, etc. Ils se spécialisent vite et convertissent leurs bénéfices dans l'achat de bovins. L'extractivisme ne les intéresse pas mais leurs terres demeurent éventuellement disponibles pour les voisins qui le pratiquent.

Conclusion

L'extractivisme traditionnel a presque disparu à Iranduba, municipalité proche de Manaus. Il a été exclu de la gestion annuelle des productions de la majorité des agriculteurs pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, la taille et la nature de la forêt ne permettent pas à tous les petits agriculteurs d'avoir accès aux ressources extractivistes en quantité suffisante pour espérer en retirer un revenu appréciable. De plus, l'extractivisme est moins rentable que beaucoup de productions agricoles développées dans la zone en raison du temps nécessaire au repérage des arbres et au transport des fruits. Suivant la logique de colonisation agricole, basée sur la déforestation, la forêt est toujours plus éloignée des voies de communication et des habitations. En revanche, l'exploitation d'espèces de friches, des fruits de palmiers et des passiflores offre une rémunération du travail très élevée. Elle est cependant limitée par le marché, mal structuré pour ces produits.

Il apparaît que seule une minorité de petits paysans en installation, les plus pauvres, pratiquent réellement l'extractivisme. Le revenu immédiat qu'ils en retirent leur permet de faire face à leurs besoins essentiels de trésorerie le temps d'investir dans des plantations pérennes.

Par ailleurs, les petits agriculteurs cherchent à se sédentariser pour avoir accès à l'éducation et aux autres services. Ils doivent alors mettre en place des productions au moins aussi rémunératrices que la plus-value foncière engendrée par la pression des spéculateurs. De plus, les surfaces disponibles par famille commencent à diminuer avec les héritages successifs. Le système basé sur le manioc, extensif et peu rémunérateur, doit donc continuer d'évoluer vers une diversification des productions et une intensification des surfaces exploitées.

Ainsi, plus que l'extractivisme, ce sont surtout les plantations d'espèces forestières locales ou la protection d'espèces à régénération spontanée dans les friches, qui pourront améliorer le revenu des petits exploitants agricoles. Ces productions présentent l'avantage d'être accessibles à tous et spécifiques à la région amazonienne, donc sans risque de concurrence d'autres États du pays. Il apparaît que la surface aujourd'hui déboisée devrait être largement suffisante pour que la population de la zone puisse vivre sur un tel système de cultures pérennes mais trois points de blocage doivent cependant être pris en compte : un d'ordre interne, le délai entre la plantation et les premières récoltes alors que les agriculteurs sont dans l'obligation de raisonner à court terme, du fait de leurs ressources financières limitées ; deux d'ordre externe, l'éloignement des centres de consommation, les limitations et l'instabilité du marché.



La proximité du marché de Manaus permet à de nombreux petits agriculteurs de commercialiser leurs fruits. Ici des fruits d'origine cultivée ou spontanée sur un étal en bordure de route. De gauche à droite et de haut en bas :

des *pajurás* (*Couepia bracteosa*), *biribás* (*Rollinia mucosa*), *abacaxis* (*Ananas comosus*), *mixiricas* (*Citrus reticulata*), *cupuaçús* (*Theobroma grandifolia*), *maracujás* (*Passiflora* sp.), *sorvinhas* (*Couma utilis*), *tucumãs* (*Astrocaryum* sp.), *inga-açús* (*Inga cinnanomea*), *cacaos* (*Theobroma cacao*), *pupunhas* (*Bactris gasipaes*) et *taperebás* (*Spondias mombin*).

Références

BRESSOLETTE (V.), RASSE (E.), 1992 — *Devenir de l'extractivisme dans trois communautés : Limão, Açutuba et São José, à Iranduba, zone proche de Manaus. De la dépendance du patron à la dépendance du foncier*. Montpellier, rapport de stage Eseat et Cnearc, 19 p.

CASTRO (A. DE), 1992 — " Extractive exploitation of the açaí (*Euterpe precatoria* Mart.) in the Amazon forest ". In Hladik (M.-C.), Hladik (A.), Linares, (O. F.), Pagezy (H.), Sample (A.), Hadley (M.), éd. : *Food and nutrition in tropical forest. Biocultural interactions*, Paris, Unesco, MAB series, vol. 13 : 779-782.

GUILLAUMET (J.-L.), GRENAND (P.), BAHRI (S.), GRENAND (F.), LOURD (M.), DOS SANTOS (A. A.), GELY (A.), 1990 — Les jardins-vergers familiaux d'Amazonie centrale : un exemple d'utilisation de l'espace. *Turrialba*, 40 (1) : 63-81.

Rasse E., Bressolette V. (1996)

Devenir de l'extractivisme en périphérie de Manaus

In : Empereire Laure (ed.). La forêt en jeu : l'extractivisme en Amazonie centrale

Paris (FRA) ; Paris : ORSTOM ; UNESCO, 73-82. (Latitudes 23).

ISBN 2-7099-1334-8